

Albert Cossery

La visite du propriétaire

Extrait de :
La Maison de la mort certaine



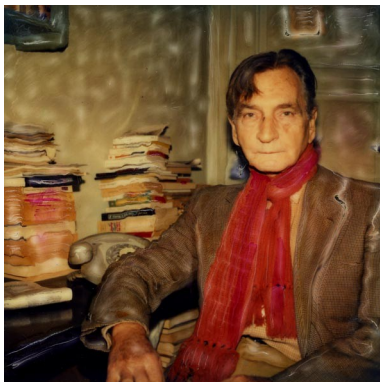
Éditions de comptoir

MIMXLIV

ALBERT COSSERY naît au Caire en 1913. Il fait ses études dans une école chrétienne, le Collège des Frères de la Salle à Daher. Il commence à écrire très jeune, poèmes et romans. Sa rencontre avec Henry Miller lors d'un voyage aux États-Unis en 1940 sera décisive : Il fera publier son premier ouvrage *Les Hommes oubliés de Dieu* aux États-Unis. En 1945 il s'installe dans un hôtel de Paris, rue de Seine, qu'il ne quittera plus, jusqu'à sa mort en juin 2008.

Ses romans décrivent le petit peuple du Caire et de l'Égypte, avec ses personnages hauts en couleurs. À la question « pour qui écrivez-vous ? » il répondra « Pour que quelqu'un qui vient de me lire n'aille pas travailler le lendemain ».

Ce texte est extrait de « *La Maison de la mort certaine* », paru pour la première fois en 1944.



Albert Cossery : portrait d'après
Polaroïd, par Pedro Uhart

La maison au sommet de la venelle des Sept Filles ne tient debout que par miracle. Les femmes de la maison sont allées voir Si Khalil, le propriétaire dégoûtant, pour le forcer à faire des travaux. Il a promis de venir voir la maison après que ces furies lui ait confisqué son couvre-chef.

SUR LE LONG CHEMIN ROCAILLEUX qui passe au pied de la Citadelle, Si Khalil, monté sur sa bicyclette, pédale avec solennité, en homme conscient et respectable. De toute sa personne émane un air de supériorité comique, qu'accentuent encore les cahots de la route. Ses yeux brillent d'un désir de domination et de gloire. Pourtant, un détail néfaste gêne cette harmonie dominatrice et développe chez Si Khalil de noires idées de défaite. Il sent le froid pénétrer sa tête nue et cette impression le tourmente. Sa respectabilité se trouve, par cette négligence vestimentaire, particulièrement en défaut. Un propriétaire honorable, qui se balade la tête nue, risque, il n'y a pas de doute, de se discréditer aux yeux du monde. Où est la différence entre lui et le premier gamin venu ? Ainsi, le geste de ces femmes impudiques aura conduit Si Khalil à ce suicide moral, pire que la mort. À ce souvenir, Si Khalil bouillonne d'une rage froide. Il est trop astucieux pour se permettre un esclandre. Il lui faut agir adroitement avec ces barbares qui ne reculent devant rien. Ne sont-ils pas assez pervers pour habiter cette maison en ruine, dont les fragiles murailles proclament, à la face de l'univers, la certitude d'une mort certaine ? Une pareille témérité fait réfléchir Si Khalil et l'incite à la prudence.

Si Khalil, c'était un propriétaire de la pire espèce. Tout d'abord, sa miteuse fortune, il la devait à des spéculations franchement criminelles. Après des années de recherches sordides, il avait

découvert un merveilleux filon. Muni d'un petit capital, il s'était lancé dans l'achat de certaines maisons croulantes, d'innombrables ruines que leurs propriétaires – trop heureux de s'en débarrasser quelques heures peut-être avant leur complet effondrement – lui abandonnaient pour un morceau de pain. Pour repérer ces effroyables taudis, il avait acquis un flair de chien policier. Sa capacité dans la reconnaissance et l'évaluation des futures ruines de la ville était presque légendaire. A l'heure actuelle, il possédait une dizaine de ces avalanches en suspens, éparpillées dans différentes venelles des quartiers indigènes. Cependant, c'était là un jeu de hasard auquel se livrait Si Khalil, car ces maisons pouvaient très bien s'écrouler avant d'avoir jamais rien rapporté. Mais Si Khalil avait foi en sa chance. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir quelques meurtres collectifs sur la conscience, par suite de certains hasards malheureux. Toutefois ces catastrophes n'étaient pas faites pour le décourager dans sa tentative d'être un homme respectable et fortuné.

Parvenu à l'entrée de la venelle, Si Khalil descendit de sa bicyclette et commença d'escalader la pente, en ayant grand soin de ne pas salir dans la poussière ses bottines de cuir jaune, à boutons, commandées sur mesure. La main droite agrippant fortement le guidon, il avançait, ostensible et hautain. Cette bicyclette était l'objet d'un intérêt extrême de la part de Si Khalil. Par son luxe tapageur, elle défiait toutes les bicyclettes du monde. Si Khalil s'était amusé à la doter d'accessoires curieux. C'était une bicyclette extraordinaire, présentant tous les derniers perfectionnements modernes et munie – suprême magnificence – de deux miroirs rétroviseurs, fixés de chaque côté du guidon. L'acquisition de cette bicyclette faisait partie d'un plan d'opulence que Si Khalil s'était tracé depuis longtemps. De plus, elle lui rendait d'importants services. En effet, Si Khalil avait besoin d'aller chaque jour jeter un coup d'œil, d'aussi loin que possible, sur ses nombreuses possessions, situées à de grandes distances les unes des autres. Cette inspection quotidienne se faisait régulièrement, afin de prévenir

toute surprise désagréable. Au retour de ces tournées – si l’aspect des maisons n’offrait rien d’irréparable Si Khalil pouvait alors passer une journée tranquille et se consacrer aux joies de l’existence.

Tout en gravissant la venelle, Si Khalil ressentait les effets de cette misère avilissante qu’il tentait d’oublier dans sa petite villa de Manchieh. Dans cette atmosphère menaçante, il se sentait perdu et comme livré à la vengeance souterraine de tout un peuple. Des enfants malingres et loqueteux s’arrêtaient dans leurs jeux et fixaient sur lui des yeux narquois, où brillaient des haines millénaires. Si Khalil perdait peu à peu contenance. Il faisait tout son possible pour se montrer puissant et autoritaire. De temps en temps, il contemplait dans l’un des miroirs rétroviseurs son visage frais rasé et sa moustache brillante de cosmétique. Cela raffermissait son courage.

Accroupies sur le pas de leur porte, des créatures déchues, vomies par les mesures, se livraient à des radotages confus. Si Khalil avançait au milieu de ces humains écœurants, avec tout l’apanage que lui conféraient son pardessus noir impeccable et sa galabieh en laine de couleur pistache. À sa vue, une grosse commère, affalée sur une natte, s’écria en portant la main à sa poitrine : « Quel malheur ! On disait qu’il était mort. » Mais ces paroles de mauvais augure échappèrent à Si Khalil, qui méditait à présent les aphorismes et les assurances formelles qu’il destinait à ses putrides locataires.

Devant la lourde porte cochère d’aspect médiéval, Si Khalil s’arrêta et attendit un moment. Il avait déjà autour de lui tout un essaim de gamins provocateurs, qui lorgnaient sa bicyclette avec un air d’envie. Les plus cyniques d’entre eux s’aventuraient même jusqu’à la toucher et Si Khalil se voyait forcé de les rappeler à l’ordre, avec une mine sévère, éminemment comique.

Si Khalil ne tenait pas à pénétrer dans la cour. Son instinct de conservation lui faisait pressentir une menace latente, qui n’attendait qu’un geste pour s’accomplir. Nerveusement, il se mit à

actionner le timbre de la bicyclette, dans l'intention d'attirer les locataires au dehors. Bientôt, en effet, cette sonnerie grêle, mêlée au chahut des enfants, amena quelques personnes sous la porte cochère.

— Salut sur vous, dit Si Khalil. Il tâchait d'être aimable et pas du tout impressionné.

— Garde ton salut pour toi, et entre voir ton palais, lui répondit Souka. Ou bien as-tu peur qu'il ne s'effondre sur ta tête ?

Si Khalil comprit tout de suite qu'avec de semblables mentalités, la conversation ne serait pas facile à mener.

— Ce n'est pas ton affaire, dit-il. Si mon palais ne te plaît pas, tu n'as qu'à déménager tes meubles précieux. Je ne veux pas entrer dans cette maison parce que vous la rendez puante.

Aussitôt, il fut assiégé par les cris des mégères.

— Qu'attends-tu pour entrer, ô homme ?

— Viens voir la tombe que tu nous prépares.

— Tu veux déjà nous enterrer, ô croque-mort ?

Si Khalil subissait ces interpellations brutales, et se rappelait avec acuité l'épisode du matin. Cela lui fournit l'occasion de se montrer indigné.

— Donne-moi d'abord mon tarbouche, ô femme éhontée, dit-il en s'adressant à Khécha.

Les enfants jubilaient de voir le propriétaire en si fâcheuse posture. Ils ne se gênaient plus maintenant pour toucher la bicyclette et faire fonctionner le timbre. Si Khalil se sentait coincé de façon irrémédiable. Il ne pouvait plus reculer et se voyait obligé d'entrer dans la cour. Mais d'un autre côté, il ne savait que faire de sa bicyclette. L'abandonner dehors, à la merci de ces enfants sacrilèges, lui semblait une folie dangereuse. Il hésita longtemps, puis, devant les regards farouches des mégères, il entra dans la cour, traînant avec lui sa bicyclette.

Il trouva là pour le recevoir toute la tribu des locataires, chacun à son poste comme brigands à l'affût. Les femmes s'étaient tues pour le laisser regarder à son aise. Tous attendaient, immobiles, l'issue de cette confrontation.

—Regarde bien et donne-nous ton avis, dit Abdel Al.

Si Khalil prit son temps, puis leva la tête et se mit à examiner une à une les différentes parties de la maison. Son regard suivait sur les murs les dangereuses lézardes et semblait déterminer leur valeur catastrophique. Cette auscultation venait d'éveiller son sens aigu des ruines. Un instant, il eut un éblouissement devant ce danger qui le narguait de si près. Mais en perfide qu'il était, il réprima son trouble, et dit d'une voix qu'il essayait de rendre indifférente :

— Ma parole, tout ceci n'est rien. Ce sont de simples fissures, ô gens. Il n'y a aucun danger. Faire tout ce chahut pour ça ! On voit bien que vous êtes des oisifs.

— Tu as beau dire, répliqua Rachwan Kassem, ces fissures, il faudra les réparer. Moi, je sais ce que je dis.

— À quoi bon les réparer ? dit Si Khalil. Je te dis qu'il n'y a rien à craindre. Cette maison est aussi solide que toi. Elle ne s'écroulera pas de sitôt.

— Et moi je te dis qu'elle s'écroulera, s'entêta Rachwan Kassem.

— Crache de ta bouche, ô homme ! dit Si Khalil. N'appelle pas le malheur sur ma maison.

Ce Rachwan Kassem, le réparateur de réchauds à pétrole, était un fat et un entêté. Il se prenait pour un technicien de première classe. À la différence des autres locataires, habillés tous de galabiehs, il portait, lui, une salopette en toile bleue formée de deux pièces, usée et rapiécée par endroits. Sa profession lui semblait



contenir tous les éléments de la technique moderne. L'étalage de ses connaissances mécaniques empoisonnait la vie de tous les habitants de la maison.

L'atmosphère commençait à tourner au pire, et Si Khalil ne savait plus comment s'en tirer. Sa situation devenait précaire. Les femmes avaient repris leur rôle de martyrisées, et les enfants eux-mêmes se mettaient de la partie.

Bayoumi s'approcha du propriétaire.

— Je peux te poser une question ?

— Pose-la, ta question. Et surtout ne me fais pas perdre mon temps.

— Ainsi, d'après toi, la maison est solide ?

— Oui, sur mon honneur, elle est solide, affirma Si Khalil.

— Tu en es sûr ? demanda alors Bayoumi.

Si Khalil hésitait à répondre. Il cherchait à deviner dans quel piège voulait l'attirer ce montreur de singes, énigmatique et sorcier.

— Oui, j'en suis sûr, tout à fait sûr, répondit-il d'une seule haleine.

Bayoumi semblait satisfait.

— Dans ce cas, tout va bien. Je voulais simplement savoir si tu en étais sûr. Mais, dis-moi, est-ce qu'il ne t'est jamais arrivé de te tromper ?

— Un propriétaire ne se trompe jamais, dit Si Khalil, catégorique.

Ce bavardage sans signification énervait tout le monde. Si Khalil regardait anxieusement autour de lui. Il cherchait quelqu'un à qui parler sérieusement.

Il demanda :

— Où est Abd Rabbo ?

— Qu'est-ce que tu lui veux, à ce boueux ? dit l'une des femmes. Il n'est pas encore rentré.

En faisant appel à Abd Rabbo, Si Khalil savait ce qu'il faisait. Il avait pour cela des raisons précises. Le boueux était un personnage sérieux, ayant un emploi fixe et bien rétribué. Par rapport à lui, les autres locataires n'étaient que de pâles vagabonds. Il comprenait, lui, le langage sensé. Si Khalil était sûr de s'entendre avec lui.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire ? dit Souka.

— Je compte m'en aller, dit Si Khalil. Cette maison m'appartient et je sais ce que je dois en faire. Ce n'est pas à vous de me l'apprendre.

— Ta maison, dit alors Abdel Al, ta maison, ô Si Khalil, ce n'est qu'un tas de pierres et de boue.

Cette affirmation, lancée d'une voix mesurée et tranquille, arrêta un instant le tumulte. Si Khalil semblait consterné.

— On voit bien, dit-il tout de suite, que tu n'es qu'un charretier ignorant la valeur des choses. Cette maison que tu vois là, ô homme, vaut plusieurs milliers de livres.

— Pas même des milliers de millièmes, lança Mabrouka.

Abdel Al la fit taire.

— Je voulais dire, ô Si Khalil, que ta maison c'est nous. Et que sans nous elle ne vaut absolument rien.

— Tu es sans doute sous l'influence du hachisch, ô homme. Tu dis des paroles vides.

— C'est toi qui fais semblant de ne pas comprendre, dit Abdel Al. Mais je vais quand même t'expliquer. Écoute-moi. Cette maison, que tu dis valoir plusieurs milliers de livres, à quoi te servirait-elle, dis-moi, si, tout à coup, nous l'abandonnions ? Elle ne pourrait même pas te servir de latrines. Tu me comprends, maintenant ?

Cette dialectique étrange paraissait à Si Khalil le comble de l'incohérence et du brigandage. Il resta un instant sidéré, à contempler sa maison d'un œil méfiant, et sans rien dire.

Au vrai, le charretier n'ignorait rien de la valeur des choses. Simplement, la notion qu'il en avait s'était, depuis quelque temps,

singulièrement transformée. Cela lui était apparu peu à peu, à mesure que le temps passait et qu'il demeurait sans travail. Réfléchissant à sa charrette qui gisait misérablement dans la cour, Abdel Al en était venu à considérer qu'une charrette qu'on n'emploie pas était une charrette perdue et ne représentait que la valeur d'un tas de bois. C'est en vertu de ce principe qu'il avait émis cette conclusion fondamentale qui étonnait tellement Si Khalil.

— Tu nous prenais pour des idiots, dit Soliman El Abit. Te voilà pris, maintenant. Réponds-lui, si tu es brave.

— Si je m'adonnais aux stupéfiants, dit Si Khalil, je pourrais peut-être lui répondre. Mais, malheureusement, je suis un propriétaire respectable.

Si Khalil se mordait les lèvres, de rage refoulée. Il n'était pas venu jusqu'ici pour apprendre ces vérités abracadabrantes, qui faisaient de sa maison un tas de pierres et de boue. Et puis, la discussion durait trop longtemps. Une inquiétude mortelle saisissait Si Khalil. Coûte que coûte, il lui fallait s'éclipser.

Il lui vint, comme ça, une idée superbe.

— Puisque vous ne voulez pas me croire, tas d'ignorants, dit-il, s'adressant à tous, je vais vous amener demain un ingénieur. Il vous dira, lui, ce qu'il en pense. J'espère alors que vous croirez l'ingénieur. C'est un homme instruit et qui est allé à l'école.

— Et toi, est-ce que tu es allé à l'école ? demanda Zakiya.

— Ça ne te regarde pas, ô femme, et maintenant, je vous quitte. Salut.

Puis se ravisant

— Où est mon tarbouche ? Je veux mon tarbouche.

On lui remit son tarbouche fripé et méconnaissable. Si Khalil le prit, le retourna sur toutes ses faces, et fit une grimace assez significative. Mais il n'osa pas protester.

Il sortit de la venelle, enfourcha dignement sa bicyclette, puis dévala la pente à une allure folle. Des cris et des recommandations sans fin l'accompagnèrent.

Dans la cour, il ne restait plus maintenant que les hommes. Les femmes étaient remontées chez elles pour préparer quelque chose à manger pour le soir.

Les enfants étaient retournés à leurs jeux cruels dans la venelle. Le crépuscule d'hiver s'annonçait au faîte des masures.

Soliman El Abit s'approcha du charretier.

— Je ne te croyais pas si malin, dit-il. Tu as dit à ce fils de chien des choses magnifiques. Ma parole, tu es épatant.

Mais Abdel Al ne prenait pas garde aux compliments du marchand de melons. Il était plongé depuis le matin dans un état de fureur concentrée. Soudain, il éclata en invectives contre le monde.

— Qu'as-tu, ô homme ? dit Soliman El Abit, effrayé.

— C'est cette Set Naïma de malheur. Que Dieu la confonde ! Qu'elle meure !

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? demanda Souka.

— Ce qu'elle m'a fait ? Par Allah ! Je ne peux pas te le dire. C'est tellement vexant. Comme tu sais, je suis allé ce matin lui charger ses hardes. Car cette vieille imbécile a éprouvé le besoin de déménager. Sais-tu pourquoi ? Pour aller habiter près de son défunt mari, qui occupe une tombe au cimetière d'Iman El Chafei. Elle m'a dit comme ça que, depuis sa mort, elle ne pouvait plus vivre en le sentant si seul là-bas, et qu'elle voulait lui tenir compagnie. Enfin, moi, je m'en foutais. Je suis allé prendre un âne au marché et je me suis mis au travail. Quel travail ! J'ai passé toute la journée à déménager les hardes les plus invraisemblables et à faire plusieurs fois le chemin du cimetière. Quand j'ai eu fini, elle a ouvert son mouchoir et m'a remis trois piastres. Trois piastres pour ce travail de forçat ! Qu'elle perde la vue ! Et moi qui devais déjà cinq piastres à Abou Zoghla, le loueur d'ânes. Me voici donc endetté de

deux piastres à cause de cette sale commère. Et après avoir travaillé toute la journée encore. Que dis-tu de ce malheur ?

— Tu aurais dû l'étrangler, dit Souka.

Le soir descendait rapidement. Dans la venelle, les enfants, fatigués et affamés, se chuchotaient tout bas des propositions dont on ne savait si elles étaient scabreuses ou simplement amicales. La vie monstrueuse de la cour s'intensifia aux approches de l'ombre. On vit arriver Abd Rabbo, le boueux, qui monta chez lui sans s'arrêter et qui salua les hommes d'un geste manifestement dédaigneux. Soliman El Abit étendit une natte sur le sol, s'accroupit dessus et commença à prier. Mais bientôt, sur toute cette furieuse misère, s'abattit le noir cadavre de la nuit.

